Immortalité.

A ceux qui pleurent.

Où s'en vont les étoiles en chœurs?
—Elles s'en vont... où vont nos cœurs,
Au-devant de l'aube éternelle.
Mais notre âme à leurs rayons
Et sur leurs ailes d'or, fuyons
A travers la nuit solennelle.

La [illegible] n'est dans l'immensité,
Qu'un seuil au palais de clarté
[illegible] la Mort comme une aurore.
Le [illegible] n'est qu'un obscur chemin
[illegible]
Du soir au matin près d'éclore.

S[illegible] comme ces astres sacrés
[illegible] montent les degrés,
Les ombres déroulant la chaîne.
Comme eux vers la Mort nous glissons
Et comme eux, quand nous passons,
C'est que la Lumière est prochaine.

M. et Mme Edmund Ernest Richardson donneront un souper lundi soir en l'honneur de leurs fils, MM Gray et Edmund E. Richardson, Jne.

Mardi, M. et Mme Hugh de Lacey Vincent offriront un dîner à Mlle Susan Merrick.

Mme Walter R. Stauffer donnera une réception d'après midi mardi, en l'honneur de Mlle Leola Stanton.

Mercredi, cotillon annuel du Stratford Club.

Jeudi soir, M. Bernard McCloskey donnera un dîner chez Antoine en l'honneur de sa nièce, Mlle Corinne McCloskey.

Vendredi, bal des Twelfth Night Revelers à l'Opéra.

Vendredi, le 12 Janvier, le F. Y. C. un club dont fait partie Mlle Marie Henriette Damiens, donnera une soirée dansante à la résidence de M. et Mme George Damiens, 517 rue St Claude.

M. et Mme Nelson McStea Whitney ont donné une partie de théâtre au Tulane mardi soir pour Mlle Marie Elise Whitney. Leurs invités étaient Mlles Katherine Rainey, Susan Merrick, Leola Stanton, Céleste Stauffer, Ruth Hobson, Elise Urquhart, Frances Castles, M. et Mme William Stewart et MM. Robert Irby, Tom Johnson, Arthur Derby, Buxton Layton, Edward Moore, John Fairfax, Jr, W. T. Maginnis, T. L. Airey et MM. Jack Appleton et George Dixon de New York. La soirée s'est terminée par un souper à la Cave du Grunewald.

Une réception aura lieu chez Mme Albert Toledano dans l'après midi du 12 Janvier en l'honneur de sa sœur, Mme L. N Brunswig, et de Mlle Annette Ives qui sont attendues prochainement de Los Angeles, Cal.

M et Mme Walter R. Stauffer ont donné mercredi soir à l'Athénéum un magnifique cotillon de Noël en l'honneur de leur fille, Mlle Céleste Stauffer, une des charmantes débutantes de l'hiver. La salle était merveilleusement décorée à cette occasion de plantes vertes, de guirlandes de houx aux baies rouge et de smilax parsemées de globes électriques verts et rouges, se détachant d'une immense cloche rouge suspendue au centre de la pièce. Les faveurs nombreuses et du meilleur goût étaient attachées à quatre arbres de Noël placés dans les coins de l'appartement. Les décorations florales de la salle du souper étaient aussi très élégantes. Aux sons d'un brillant orchestre le cotillon était conduit par M. T. L. Airey, dansant avec Mlle Stauffer, M. Richardson Leverich et Mlle Marie Elise Whitney et M. Chotard Eustis et Mlle Leola Stanton. Mlle Stauffer portait une délicieuse toilette de satin blanc recouverte de tulle, avec garnitures en cristal et ceinture de ruban rose et bleu pâle. Ses fleurs étaient des orchidées. Mme Stauffer était en satin broché argent et vraies dentelles. Des violettes de Parme formaient son bouquet.

Mme John L. Tarleton, de Lydia, Lne, passe quelques jours chez ses parents, M et Mme Ferdinand Larue.

Samedi dernier M. et Mme Waldo Pitkin ont donné une soirée travestie à leur résidence de l'Avenue Esplanade pour leurs fils, MM. Waldo et Albert Pitkin. Les salons étaient admirablement décorés de palmiers, de houx et de poinsettias. Mme Pitkins en faisait les honneurs aidée de Mme Christian Schertz, Mlle DeBen et Mlle Colton. De ravissants costumes étaient portés par les assistants parmi lesquels on remarquait Mlles Mignonne Michel, impératrice Japonaise; Madeleine Pitot, princesse Indienne; Louise Landry, déesse Grecque; Jeanne Bellocq, Magicienne; Edvidge De Verges, princesse Indienne, Adeline Kremer, Alsacienne; Jennie Hincks danseuse Espagnole; Marcelle Lebesque, Magicienne Grecque; Carrie Rennyson, bouquetière; Adèle Drouet, paysanne; Madeleine Edwards danseuse Espagnole; Olga Herrmann, bouquetière; Hilda Flotte, Grecque; Cyril Collister, Mignon; Magda Chalaron, magicienne; Hilda Harrison, bouquetière; Lydia Deynoodt, Gitana; Evelyn Arnoult, Micaela; Yvonne Duval, Little Miss Muffet; Marguerite Fernandez, Mary Jane; Dolly Desforges, Carmen; Corinne Rocquet, impératrice Japonaise; Inez Bienvenu, paysanne; Dorris Harris, Parthenia; Olive Edwards, Martha Washington; Elise Adams, magicienne; Emilie Pitot, Colombine; Marietta Tolédano, Carmen; M. Lafargue, Bettina; Odette Michel, princesse Indienne; Violet Sharland, tambourine; Lydia Nicaud, marquise; Marjorie Herrmann, Japonaise; MM. Lionel Adams, Jne, Faust; James P. Stouse, Mikado; Madison Aldigé, Marc Antoine; Hilton Harris, cavalier; Albert Pitkin, minstrel; Gaillac Hugues de la Vergne, en domino; Lionel Lemarie, Pierrot; Emile Stouse, Brigand; Ernest Lagarde, prince; Jean Landry, Espagnol; Ralph del Corral, magicienne; Sanger [illegible], Continental; Albert Tujague, page; Paul Bienvenu, Louis XIII; G. Pascal, Roméo; Waldo Pitkin, toréador; S. Thibodeaux, bouffon; Emile Jorda, Jne, clansman; Eldred Stream, marquis; Robert S. Landry, Hamlet; James Flotte, toréador; Allen Thomas, marquis; Daniel Edwards, chinois; parmi les autres, MM. Milton Salaun, Louis Larue, John et Meynier St-Paul, Hubbard Collister, Blake E. Sommers, Walter Michel, Herbert Herrmann.

Mlle Marie Céleste Villeré est arrivée de Baltimore pour passer ses vacances de Noël avec sa mère, Mme Omer Villeré.

Une fête charmante a eu lieu mardi soir chez M. et Mme Henry E. Chambers qui recevaient pour Mlle Innes Morris. L'élégante demeure était ornée d'une profusion de palmiers, de poinsettias, de gui et de houx, décoration ravissante que complétaient des guirlandes de smilax. Les personnes présentes comprenaient Mlles Marion Mellen, Mary Scott, Jeanne et Aimée Hyman, Gabrielle Dayries, Alice Fourchy, Marion Monroe, Natalie Scott, Lois Janvier, Kate Nott, Vera von Mysenbug, Haydee Michel, Frances Raymond, Sallie Lawrence, Mary Ellis Leake, Louise Laplace, Marguerite Maginnis, Carrie Walmsley, Marion Cordill, Agalice McCaw, Agnes George, Sadie Downman, Marie Aldigé, Gladys Howcott, Emma Desporte, Irène Rhodus, Myra Pond, Cecil Craft, Bernice Bentley, MM. George Janvier, Clarence Troup, John Pratt, Harvey Gregory Bland Logan, Abe Leverich, Richard Ellis, Jack Chambers, James Rice, Pendleton Morris, Stirling Nott, W. Matthews, Léon Soniat, Boatner Reily, Thomas, Martin Frazer, Rice Carey, Ellis, Peter Dunn, Woodruff George, Stirling Parkerson, Lea Renshaw, Douglas Black, Robert Hunter, William Montgomery et beaucoup d'autres.

Très brillante, la réception que donnait M. Paul Fourchy, de 4 à 6 heures, jeudi après midi, en l'honneur de sa fille, Mlle Alice Fourchy, qui fait ses débuts dans le monde cet hiver. Les décorations exquises des salons se composaient de palmiers et de fougères, d'une masse de roses Killarney, d'asparagus et de tulle rose. Mlle Fourchy recevait aidée de sa tante, Mlle Cora Fourchy et de Mlles Haydée et Bianca Michel, Innes Morris et Gabrielle Dayries. La toilette très élégante qu'elle portait était en satin charmeuse blanc avec garnitures or. Ses fleurs étaient des roses roses. Mlle Cora Fourchy était en satin noir et dentelle. Dans la salle à manger, la table, somptueusement garnie était délicieusement fleurie de roses My Maryland. Mlles Joséphine Johnston et Hilda Beltran y servaient le thé et le chocolat. Le punch était servi par Mlles Edwige Fourchy et Mignonne Michel. Dans la soirée a eu lieu un cotillon gracieusement conduit par M. Jules Michel et Mlle Alice Fourchy, assistés de M. Thomas Gr[illegible]ard qui dansait avec Mlle Haydée Michel. Y ont pris part: Mlles Emma Desporte, Hilda Beltran, Clara Laplace, Corinne Bonnecaze, Louise Soniat, Rita Coiron, Jeanne Garcia, Amélie Granger, Innes Morris, Gabrielle Dayries, Yvonne Gueydan, Lilian Michel, Amélie Chrétien, Alice Kock, Germaine Bocquet, Eléonore Peterman, Marguerite Maginnis, Sara Pipes, Inez Jung, Hilda Thibodeaux, Lois Janvier, Stella Harang, Odette Monnot, Amélie Rivet, Juanita Wooddy, Bianca Michel, Laurence Humphreys, M. Colomb, le Lieut. et Mme Wilhelm et MM. Carey McMasters, Thomas Devlin, Roy Bastiam, Howell Carter, Carey Ellis, Stephen Hooper, Pierre Sarrat, Walter Daspit, Robert Trépagnier, Ralph Michel, Harold Stream, Albert Théard, Allain Freret, Paul Fourchy, Jr, Sidney Oriol, Henry Baudéan James Desporte, Farley Vincent, Adriano Sevilla, Vincent Villa, Gaston Becnel, Walter Colomb, Walter Perez, Henry Elder, Allen Harris, Basile Beltran, Emile Meyer. Les stags étaient MM. Richard Staigg, George Sarrat, les Enseignes, Billingsly, White, Winters et Moses, le Trésorier Snyder, Percy Wade, Horace LeBon, Marcel Gelpi, Carl Garcia, René Lacoste, Stanley Baird, Henry Trépagnier, Labasse Robin, Théodore Soniat, Edward Lally, Raymond, Oriol, Dr Robertson. Avec M. Fourchy et sa fille recevaient, Mlle Cora Fourchy, Mme V. E. Michel, Mme Walter Léaumont et Mlle Louise Cohen.

« Les Pierrettes », une organisation mystique composée de jeunes filles ont donné leur soirée annuelle dans la salle de bal de l'hôtel Grunewald mercredi dernier. La fête s'est déroulée avec entrain dans un cadre admirable et a commencé par des tableaux vivants où figuraient les Pierrettes déguisées en abeilles: Au milieu de la scène qui représentait une forêt se trouvait une immense ruche entourée de tournesols. Les chaperons de la soirée étaient Mmes Walker B. Spencer, Charles Urquhart, W. B. Reilly, et J. Anderson. Le comité de réception était composé de Mlles Anaïs et Anina Legendre, Frances Raymond Elise Urquhart, Cora Spearing, Katherine Rainey et Maude Eustis.

M. et Mme Charles St Raymond ont donné dimanche soir une grande partie de cartes dont les prix, très élégants, ont été gagnés par Mmes E. J. Harris, G. Patle, A. Roque, A. et W. Dillon, et MM. G. Paul Despaux Conrad A. Duvic, Jr, et Dr H. Ader. Les décorations très admirées des salons étaient formées de palmiers, de poinsettias, et le buffet autour duquel un souper a été servi dans la salle à manger après le jeu, était profusément orné de roses Richmond et de candélabres ayant des abat-jour rouges. Les guirlandes de smilax qui garnissaient les lustres étaient retenues avec des nœuds papillons en tulle rouge. Mme St-Raymond recevait aidée de Mlles Jeanne A. Magnard et Jeanne St-Raymond.

L'Equipe des Athenians fait des invitations pour une soirée dansante, le lundi, 15 janvier, à l'Athénéum.

Une brillante fête de la semaine a été le bal que donnaient les membres de la fraternité Delta Tau Omega, mardi soir à l'Athénéum. La salle était décorée de plantes vertes, de banderoles, et les initiales de la fraternité étaient formées de smilax et de globes lumineux rouges. Les chaperons étaient M. et Mme Edmund E. Glenny, M. et Mme Charles Urquhart, Mme Mount et Mme Fred Stockdell.

Très beau, le lunch donné jeudi après-midi par Mlle Agalice McCaw, qui recevait aidée de sa mère, Mme McCaw et de ses tantes, Mlles Georgine et Agalice LeSassier. Des poinsettias, fleurs de la saison, formaient avec le houx, le gui et les plantes vertes la décoration charmante des salons. Des œillets rouges et des candélabres munis d'abat-jour de la même nuance ornaient délicieusement la table. Parmi les personnes présentes: Mmes Alex Ficklen, Edward Simonds, John Smythe, Bush LeBourgeois, Harry Baldwin, Jne, Harry Pond, Charles Buck, Jne, Mlles Evelyn Byrd, Alice Hardie, Amelia Baldwin, Mattie Marshall, Hilda Phelps, Myra Pond, Marguerite Holland, Frances Raymond, Sidney Lee Brousseau, Olive Manson, Yvonne Goodrich, Anita Norman, Adrienne Ziegler, Jessie Tebo, Marie Elise Whitney, Sara Pipes, Sidonie Provosty, Anna Martin, Lottie Wattermann, Kate Nott, Browning Coleman, Natalie Scott, Josephine May, Sallie Pugh, Albin Edwards, Blanche Larue, Elise Urquhart, Céleste Stauffer, Dagmar Renshaw, Innes Morris, Agnes George, Katherine Rainey, Dorothy Stafford, Jeanne Hyman, Lottie Wittermann, Louise Culbertson.

Des invitations sont faites par l'Equipe de Nérée pour son bal annuel qui aura lieu le 22 janvier à l'Opéra.

Jeudi après midi, de 4 à 7 heures Mme John Bentley donnait une admirable réception en l'honneur de sa fille, Mlle Bernice Bentley, et de Mlle Marion Mellen, de New-York. Les salons étaient gracieusement décorés pour la circonstance de palmiers, de fougères et de roses Killarney. Dans la bibliothèque, une profusion de roses rouges et de plantes vertes. Avec Mme Bentley, Mlle Bentley et Mlle Mellen, recevaient, Mlles Katherine Rainey, Marjorie Bobb, Leola Stanton, Marion Cordill, Frances Raymond, Gladys Howcott, Lois Janvier, Annett Vaught, Elise Urquhart, Vera von Mysenbug, Eliza Wisdom, Gladys Taylor, Dorothy Wilmot. Mlle Bentley portait une toilette de linon brodé garnie de dentelle duchesse. Mlle Mellen était en chiffon et dentelle blanche et Mme Bentley avait une robe de satin charmeuse blanc et drap d'or. Des roses American Beauty et des fougères paraient à ravir la table des rafraîchissements. Le punch était servi par Mlles Flores Howard, Mary Orme, Dorothy Spencer et Bernice Taylor.

Jeudi soir, assistaient à une danse donnée par le Dr Eshleman pour sa nièce, Mlle Frances Castles de New-York, Mlles Céleste Stauffer, Marjorie Bobb, Susan Merrick, Katherine Rainey, Maude Eustis, Elise Urquhart, Hilda von Mysenbug, Marie Elise Whitney, Marion Mellen, Anaïs Legendre, Marion Monroe, Ruth Hobson et MM. Bayne Denègre, Richardson Leverich, George Stanton, Donald Gannon, Buxton Layton, Léon Labatt, Walker Ellis, Adair Monroe, Hugh Vincent, Chotard Eustis, John Fairfax, Carroll Bobb, Boatner O'Reilley, Arthur Taylor, T. L. Airey et quelques autres.

TROIS JOURNÉES D'ADAM

CONTE DU JOUR DE L'AN

Il est courtois et judicieux de consacrer à l'universel ancêtre la rêverie du premier jour de l'année. L'aimable sentiment que nous avons, à l'idée de commencer une année, — à l'idée de commencer quelque chose, et fût-ce une pauvre petite année, un tour de soleil, — nous invite à épiloguer avec nous-mêmes sur le plaisir des minutes initiales. On dirait que l'ennuyeux passé est aboli, que les vieilles heures sont anéanties et qu'il n'en traîne plus rien sur la terre enfin jeune; on dirait qu'il naît du bonheur imprévu: et l'on est tout prêt pour l'attente de la surprise.

Illusion, et qui bientôt se révèle à notre lassitude, à notre chagrin!

Seul profita de la charmante aubaine inaugurale, au paradis terrestre, le jeune Adam. C'est ainsi que nous est précieux son emblématique souvenir. Et je lui veux dédier un conte où les événements auront moins de place que les "senefiances," comme disaient, au moyen âge, les anecdotiers religieux: ils appelaient de ce mot les significations morales qui, à leur avis, se cachent sous les hasards de la destinée et, voire, sous les récits menteurs des poètes.

Du reste, j'attribue à ce primitif garçon des pensées, un émoi et des détours de dialectique sentimentale que lui refusent les darwiniens, zélés à le traiter comme un singe. Laissons les darwiniens où ils sont. Et, parmi les journées que vécut ici-bas notre père à l'âme enfantine, j'en ai choisi trois, de ses plus réfléchies.

—

Comme il s'amuse!.... Il vient de naître; et il est un adolescent. Le Créateur, satisfait de la nature qu'il a inventée, désira un spectateur intelligent, vif et bien éveillé, non l'un de ces nouveau-nés somnolents qui mettent des années à n'en voir et qui, quand ils voient, n'ont déjà plus un frais et naïf regard.

Le jeune Adam se réjouit du premier jour du monde. Bleu, rose et vert, le paradis compose autour de lui un paysage si varié qu'à le regarder les yeux ne sont pas une seconde immobiles.

L'aurore qu'on n'a pas encore vue répand ses merveilles, les gaspille avec sa prodigalité; elle fleurit comme les roses du jardin. Le jeune Adam l'aime et la prétend saisir entre ses doigts.

Le parfum des fleurs est analogue à la lumière; il a des rayons, il a des reflets, il a des caprices, des folies. Le chant des oiseaux compose un alleluia de sereine gaieté.

D'heure en heure, avec le progrès du jour, change l'aspect de toutes choses. Les couleurs se mêlent, se séparent, jouent; il en apparaît, à chaque instant, de nouvelles; on ne sait pas d'où elles sont venues, sans bruit, soudainement, comme un oiseau sort d'un feuillage et comme un chant sort du silence.

Le jeune Adam, parmi ces fins prestiges, va et vient, court; il est preste et docile aux nombreux appels de ses étonnements. Il ne sait pas ce qu'il préfère; et il préfère chacun des objets, palpables ou non, qui adviennent pour le divertir.

L'on imagine volontiers qu'alors se manifeste, innocente et rieuse, la petite Eve. Et, aussitôt, voici qu'en des cœurs admirablement vierges prélude le premier amour du monde. C'est une ferveur étrange, et c'est une timide joie. En peu de temps, le jeune Adam trouve et prononce les mots que toute la tendresse de la terre n'aura ensuite qu'à répéter. D'ailleurs, il ne lui en faut pas beaucoup. Ce jour-là, les mots avaient leur pleine qualité: on ne les avait point encore usés, pervertis et réduits à l'état de frivoles étiquettes. Il n'y avait pas à les redire avec une insistance éperdue, ni à les multiplier étourdiment.

Le jeune Adam combina les premiers madrigaux et ordonna le premier épithalame.

Quand arriva le crépuscule du soir, il le prit pour une nouvelle aurore; et, les chauves-souris qui voletèrent dans l'ombre, il crut que c'étaient des alouettes.

—

La deuxième journée qu'il vaille la peine de signaler, mettons que ce fut quelque temps plus tard; ou bien attristons-nous à deviner que ce fut le lendemain. Plutôt, laissons à tout venant le soin d'évaluer cette durée intermédiaire.

Le jeune Adam vit la deuxième aurore sourire au ciel, et rire, et se livrer à son exubérance. L'atmosphère, peu à peu, s'échauffa et prit des colorations d'or; les cimes des arbres brillèrent comme du métal qui reflète du feu; et de belles orfèvreries se dégagèrent de l'obscurité. Sur les prairies, des écharpes de nuées longues traînèrent, se balancèrent, disparurent. Les étoiles s'éteignirent; un vent léger passa parmi les feuilles. Le jeune Adam, qui connaissait tout ce manège, marqua son impatience.

—Je sais, murmura-t-il, je sais!....

Des coqs chantaient.

—Encore? fit-il avec un air désolé.

La nature, qui est assez futile pour se figurer, tous les matins, qu'elle improvise, joua sa comédie, y fut parfaite et n'obtint pas un applaudissement. Elle eut beau scintiller, luire, éparpiller ses fantasmagories, allumer la surface des calmes eaux, chanter, bruire, exalter l'allure de ses animaux ou bien, au penchant des vallons, faire la langoureuse: le jeune Adam l'accusa d'être ennuyeuse et de ressasser. Il refusa de regarder davantage ses manigances; il bouda, ferma les yeux et prouva qu'autant valait, à son avis, dormir.

Mais arriva la petite Eve, confiante comme la veille. Les façons qui, la veille, lui avaient réussi, elle les eut encore. Elle fut gentille et puérile. Seulement, elle vit que son époux ne se déridait pas.

—Mon cher Adam, je vous aime! dit-elle.

—Je le sais, répondit le cher Adam.

Et il ne l'éconduisit pas, prévoyant les règles de la politesse prochaine. Mais il ne l'accueillit pas comme un prodige. Elle eut de gracieuses paroles; il ne les écoutait pas. Et il songeait:

—O ma postérité lointaine, vous entendrez cela, uniquement cela, jusqu'à la dernière consommation des siècles! O ma postérité lointaine, je vous plains. Et j'ai pitié de vos oreilles; j'ai pitié de vos yeux!

La mélancolie qu'il éprouvait l'intéressa un peu de temps. Puis, comme il s'y était accoutumé, il la négligea.

—Je vous adore, mon cher Adam....

Distraitement, il demanda:

—Comme hier?

—Comme hier! répondit-elle, avec entrain.

Il soupira, sans que la petite Eve s'en aperçût. Il regretta péniblement la veille et ses nouveautés. Il souhaita de la recommencer en croyant qu'il la commençait. Et il se repentit de n'avoir pas savouré en délicat l'aurore première, le premier sourire et le premier aveu.

Il s'excusa:

—J'étais si jeune!....

Ce fut ainsi, le deux janvier du monde.

—

Et, la troisième des importantes journées d'Adam, plaçons-la beaucoup plus tard. Désormais, Adam n'est plus l'hôte du paradis terrestre. Il est installé ailleurs, et il travaille. Il a des fils et ignore que l'un d'eux ouvrira l'ère de la violence. Il n'est plus le même; il a pris de la gravité, au jour le jour.

Un soir, il songe. La nature, autour de lui, songe pareillement. Et il aime l'ombre qui, des montagnes, tombe sur les vallées, celle qui d'abord se réfugie sous les arbres, peureuse, et celle qui a l'air de courir éperdument par les plaines avant de trouver son asile. Et il aime les dernières lueurs qui restent après que le soleil a disparu: il se demande ce qu'elles vont devenir; le soleil les a oubliées et elles meurent. Et il aime le grand silence qui se fait sur les prés et les champs lorsque règne la douce nuit.

Adam songe, et il regarde la quotidienne cérémonie des soirs.

Il l'a vue cent et mille fois. Même, il avait cessé d'y être attentif; et, naguère, si on lui avait dit: "Le soir tombe," il eût répondu: "Evidemment!" Mais, à présent, ce qui le touche et lui ferait verser des larmes faciles, c'est de regarder l'un des soirs du monde et, en même temps, de se rappeler tous les autres soirs. Il les compare; et, plus que leurs différences attrayantes, il goûte le charme de leurs ressemblances: il s'éprend de la durée et, peu à peu, conçoit qu'elle est le symbole de la vie.

Une lumière brille à la fenêtre de sa maison. Il rentre chez lui. Eve lui dit, comme les autres soirs:

—Mon cher Adam, je vous adore!......

Il n'ose pas lui demander si elle l'aime autant que jadis. Il ne veut pas être aimé davantage, mais pareillement. Et il sent que l'amour qu'il a pour Eve est un amour auquel tout le passé participe; il en est ému jusque dans la profondeur de sa pensée: et la mémoire vient en aide aux minutes nouvelles, les enrichit et les attache à l'éternité pathétique.

Il regarde jouer Abel et Caïn. Mentalement, il dit:

—O ma postérité qui serez longue dans les âges, vous aurez des plaisirs que je n'ai pas! Chacune de vos journées sera pleine des souvenirs qui, de moi jusqu'à vous, auront ému ma lignée perpétuelle. Vous entendrez des mots qu'un séculaire usage aura ornés d'allusions ravissantes et de poignants regrets; vous aimerez des femmes en qui survivront Eve et sa descendance; vous vous endormirez dans des soirs où frémira l'abondante histoire de la terre!.... Je vous envie, ô ma postérité savante!

—

Et Adam, jeune encore mais sage, venait d'inventer le sentiment délicieux qui seul empêche l'humanité de mourir et la console de vivre, jeune à jamais, une vie extrêmement vieille.

Cartes de Visite DU Jour de l'An

Dans les bureaux de poste, les boîtes supplémentaires et spéciales pour cartes de visite du Nouvel An viennent de réapparaître. Chacun y jette les siennes d'un geste obsédé; sans plaisir, nos amis les liront et sans enthousiasme, ils y répondront. Et ce sera ainsi par tout le monde un grand commerce de petits cartons, ennuyeux à recevoir, ennuyeux à envoyer, tous sensiblement pareils, froids et sans beauté. Il n'en fut pas toujours ainsi. Autrefois, dans cet autrefois que nous imaginons toujours si plein de charme, les cartes de visite eurent un aspect moins tristement banal, une forme plus élégante, et souvent même gagnèrent d'être de petits chefs-d'œuvre. Leur façon, parfois curieuse ou extraordinaire s'est transformée de cent manières au cours de leur histoire, car les cartes de visite, comme beaucoup de choses, ont une histoire.

Elles naquirent au XVIIe siècle, vers le temps où la civilité entra dans les mœurs. Pourtant elles ne sont point contemporaines de la chambre bleue et de la guirlande de Julie. Les visites étaient encore un agrément trop nouveau, les relations de politesse trop rares et les honnêtes gens trop friands de passer des après-midi entiers, à ne s'entretenir que de riens aimables, à dire des galanteries et faire de bons mots. Personne ne tenait à marquer de réunion; puis si peu de gens recevaient qu'il était aisé de savoir quand ils étaient chez eux. Et la proximité des demeures permettait toujours de leur envoyer un laquais comme le constate Madame du Maine, dans un billet: "Les Dames de Bouillon m'envoyèrent visiter dès le lendemain par leur laquais disant qu'elles me viendraient voir."

Mais bientôt l'usage des visites devient général. Non seulement les seigneurs d'importance, les grandes dames eurent leur jour, mais il n'y eut pas de femme de procureur au Parlement ou de bourgeoise riche qui ne se mêlât de recevoir. Le plaisir de se voir souvent fut moins goûté. Le beau monde préféra liquider ses devoirs en consacrant quatre ou cinq heures, deux fois la semaine, à faire des visites, et, donnons la parole à une satire du temps:

Il aime qu'à la porte, un zélé domestique
Lui dise: On est sorti. C'est alors qu'il ressent
Certain plaisir secret de voir qu'on est absent.

Alors on "se faisait écrire à la porte":

Et son nom bien écrit rend sa visite en forme,
Voilà le bel usage auquel il se conforme.

On nommait cela une visite en blanc et c'était fort commode. La dame ou le gentilhomme n'avait même point à descendre de sa chaise ou de son carrosse. On envoyait le laquais ou bien le suisse de la maison venait au marchepied. Mais ces honnêtes serviteurs durent omettre et estropier un certain nombre de noms, car l'on prit l'habitude d'écrire soi-même sur les registres. Bientôt même cette manière fut jugée incommode, peut être aussi les plumes confiées aux portiers étaient-elles trop souvent cassées et les registres parfois barbouillés d'encre: les délicats inscrivirent chez eux, avant de sortir, leurs qualités sur le dos d'une carte à jouer, et à chaque porte amie distribuaient un valet de cœur ou un as de pique en signe de leur passage. Pourquoi une carte à jouer? Sans doute qu'à cette époque où le lansquenet et le passe-dix formaient la principale occupation de la journée de tous, une carte à jouer était celle le premier papier qui tombât presque toujours sous la main. En tous cas, le fait est certain, notre satire l'indique:

Sur le dos d'une carte on fait sa signature
Pour rendre sa visite au dos de la serrure.

Et un collaborateur de l'"Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux" nous en donne l'assurance par une trouvaille, qu'il a faite. En démontant le cadre d'une ancienne glace, il trouva, en effet, dans la rainure formée par le bois et le verre, quelques cartes de visite, au nom de personnes de lui connues comme ayant vécu au XVIIIe siècle. C'était des morceaux de cartes à jouer avec au revers le nom soit manuscrit, soit maladroitement imprimé par un amateur.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, on ne se contenta plus de cela; la besogne fut donnée à l'imprimeur ou au graveur. D'autant que les besoins de la civilité augmentaient. Nombre de bourgeois s'enrichissaient par la banque, l'agio ou le négoce. Le bien-être s'étendait à plus de gens. La diffusion de la société commençait. Les relations de chacun s'en trouvaient agrandies et les visites se multipliaient. Puis on avait imaginé les inconvénients réciproques du Jour de l'An. Quels services purent rendre alors les cartes de visite imprimées! On n'avait même plus besoin de les porter soi-même. La petite poste se chargeait de ce soin. "Ce jour-là, le porte-claquette met un habit noir, a l'épée au côté et soulève le marteau des portes; elles bâillent et se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible, chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend partout le nom de celui dont il est le commettant." Nos ancêtres avaient été aussi imaginatifs qu'une agence moderne dont nous avons le prospectus sous les yeux et qui se charge de faire des visites: "La maison, dit-elle, exclusivement le jour où elles sont absentes, envoie chez les personnes des Messieurs ou Dames de bonne tenue, bien habillés et gantés de frais."

Mais les cartes que déposait le porte-claquette chez les gens dont la porte s'entrebâillait si honnêtement, étaient toutes illustrées. C'est le temps dont parlent les frères de Goncourt "qui orna tout de l'amabilité de l'art, qui éleva le joli au style et répandit le style dans les plus petites choses; ce temps qui appliqua la main du dessinateur et du graveur jusqu'au décor du moindre bout de papier, de ces mille petites feuilles volantes qu'une société se passe de main en main: adresses, cartes, invitations, factures de marchands, contremarques de théâtre, ce temps qui ne voulait pas un seul imprimé sans y trouver un plaisir pour l'œil."

A vrai dire, les cartes de visite courantes n'étaient pas toutes des merveilles de l'art. Ce sont de simples rectangles de papier ordinaire que quelques collectionneurs nous ont conservés, bien flétris par le temps, souvent encore sans indication de nom, laissés pour compte d'il y a cent cinquante ans. L'illustration était en effet imprimée d'avance, et l'acheteur à son gré, n'avait plus qu'à faire graver ou écrire lui même son nom, dans une banderole laissée en blanc à cette intention. Vers l'époque du jour de l'an, le choix était grand chez les marchands.

Tous les goûts, même les mauvais, pouvaient se contenter, un peu comme de nos jours dans l'achat de cartes postales. D'ailleurs, elles y ressemblaient beaucoup. On trouvait des dessins de monuments, surtout de monuments antiques. L'homme glorieux n'hésitait pas à graver sa qualité sous la colonne Trajane, le mélancolique avait son nom tendu entre les deux arceaux d'une ruine tel cet "Abbé de la Feuillée," le grave magistrat s'inscrivait au fronton d'un Temple romain. Il y avait encore les images fantaisistes, les cartouches entourés de petits amours, les banderoles portées par des nymphes, un ruban qui noue une gerbe de fleurs. Les passants trouvaient même à symboliser leur état d'âme, une "Comtesse de Wurben," acheta des cartes dont la gravure représente Cupidon signant pour elle sur un marbre enguirlandé de roses parmi lesquelles se caressent des colombes. Un "Joseph [illegible] de Wertheimstein" d'humeur vagabonde, fait déchiffrer par un voyageur son nom tracé sur un amas de ruines. Enfin les éditeurs avaient même des cartes spéciales pour généraux, pareilles à celles où on lit: "Général Comte d'Alet" dans un médaillon déposé sur des drapeaux blancs et des faisceaux d'armes.

Mais tous ces billets à illustrations quelconques souvent imprimés d'avance sur mauvais papier, étaient à l'usage du vulgaire. Les dames et gentilshommes riches, les bourgeois cossus, amoureux des arts, se faisaient graver spécialement les leurs. Et ce n'était pas toujours de petits artisans inconnus qui avaient leurs commandes; et quelques unes de ces cartes, éphémères papiers de politesse, sont restées comme de petits chefs-d'œuvre. "Cochin, Fragonard, Eisen, Moreau, Choffard," n'hésitèrent pas, en effet, à mettre tous leurs soins à les composer. Car en ce temps, les artistes les plus illustres ne croyaient pas déchoir à décorer, avec le même souci qu'un grand œuvre le prospectus de tel horloger de l'Abbaye des Prés, de tel marchand d'estampes de la rue Saint-Jacques ou bien encore les invitations d'un fermier général en gravant eux-mêmes les petits renseignements de costumes: "les dames sans panier". Ils ne dédaignèrent pas davantage les cartes de politesse qui ne durent rien aux autres feuilles volantes. On y retrouve la légèreté, le goût, l'imagination frivole, tout l'art délicat qui rendirent incomparable la gravure française du XVIIIe siècle.

Les plus sobres, pareilles à des ex-libris, portent des armoiries plaquées sur le fond blanc du carton. Dessous, les noms et titres du possesseur. Rien d'autre, pas d'encadrement, pas d'enjolivures. L'élégance naît de la seule disposition des lettres et des armes, de la simplicité et de la forme de l'œuvre. Mais ces cartes, pour avoir été sans doute les plus en usage, ne sont point les plus remarquables. Il en est d'autres, beaucoup d'autres, où l'artiste a laissé courir sa verve sous son burin. Et quels graveurs ont su mieux que ceux-là imaginer les frivolités aimables, tresser des guirlandes de fleurs autour d'un médaillon, donner de la grâce à un nœud de ruban, de l'envol à un faisceau de motifs, flammes, carquois, lyres, viole d'amour et ailes de colombe. Tout cela se joue sur les humbles papiers que l'on déposait chez le suisse. Ils suivaient même le goût de l'époque et aux beaux jours de la Compagnie des Indes, quand la mode fut aux chinoiseries, les billets de visite eux aussi, comme les éventails et les paravents, prirent une petite tournure d'estampes de pagodes et de magots.

Nous avons retrouvé dans des collections particulières et à la Bibliothèque nationale quelques-unes de ces petites œuvres signées par des grands maîtres. Peu de "Moreau le Jeune", mais une notamment d'une composition charmante gravée pour "M. de la Ville. Eisen et Cochin" en laissèrent aussi d'assez jolies. Mais l'artiste qui semble s'être spécialisé dans ce genre fut "Choffard." On trouve, en effet, dans son œuvre un grand nombre de cartes de visite. Il s'en grava une pour lui-même, délicatement ornée, qu'il distribuait aux [illegible]teurs et aux marchands.... Mais les temps sombres venaient de la Révolution. L'époque était passée des arts frivoles, des usages délicats, des fanfreluches gracieuses de l'ancienne société. La carte de visite faillit disparaître.

Heureusement, les artistes veillaient....